

On ne raconte pas en quelques pages deux mois d'expédition au Pakistan : les 29 heures de bus de Pindi à Skardu, les deux semaines d'approche par la vallée du Braldo et le glacier du Baltoro, le mois passé au-dessus de 5000 mètres, et la redescente vers les plaines et la « civilisation ». Il faudra choisir quelques bribes de souvenirs.

Photo Olivier PAULIN



De gauche à droite : Gasherbrum IV (7925), Gasherbrum III (7952), Gasherbrum II (8035), avec son éperon Moravec presque entièrement visible au soleil.

GASHERBRUM II

(8035 m)

Traversée de la Dumordo : les villages, ces oasis de verdure dans le désert des gorges, sont déjà derrière nous. La chaleur est saharienne. Et pourtant on manque mourir de froid et de suffocation en traversant à gué, de l'eau glaciale jusqu'au ventre, ce puissant affluent du Braldo. Sur l'autre rive, couché dans le sable brûlant avec des fourrures polaires sur le dos, il faut une heure pour recommencer à souffrir de la chaleur !

Paiju : le dernier bosquet avant le glacier. Autour des petits feux des porteurs, dans la nuit qu'obscurcit encore le mauvais temps, montent, déchirants, entrecoupés de sanglots, les longs chants rappelant le masacre d'Ali. On m'offre le pain.

Haut-Baltoro, (jour de montée au camp de base) : le froid, l'ampleur du cadre, l'hypnose de la marche, tout cela fait ressembler notre longue colonne cheminant parmi les pierres et les hautes lames de glace, à ces « porteurs de tribut à l'Empereur » des longs rouleaux peints horizontaux des Chinois. N'approchons nous pas, en effet, foulant les marbres, les jades et les pierres dures des moraines, dans la « galerie des glaces » des séracs, entre les hautes sentinelles cuirassées qui ont nom Masherbum, Trango, Mustagh, K2, Chogolisa, n'approchons-nous pas du Trône d'Or (Golden Throne 7312 m) ? Comme dans les représentations bouddhiques d'ailleurs, celui-ci est vacant, car, rejoignant ici l'idée de l'Islam, on ne peut figurer le visage

de l'Empereur-Dieu à qui nous allons rendre hommage. Seules des avalanches parties du siège manifestent Sa puissance. Regardez les maintenant, ces Barbares venus des quatre horizons : il y a des Blancs aux longs nez, des jaunes aux faces plates, ceux-ci ont l'air Tibétains, et ceux-là se disent les descendants d'Alexandre. Certains adorent un bizarre crucifié, d'autres ne jurent que par Allah, ou par Bouddha, ceux-ci sont athées, et ceux-là sont un peu sorciers...

Si grande est la lumière impériale qu'ils cachent leurs yeux derrière des verres noirs. Tous ploient le front sous le poids de tant de majesté... et des offrandes qu'ils portent. Certains ont des habits couleur de terre, pour

paraître plus humbles, d'autres ont mis leurs plus vives couleurs, en signe de fête. Des métaux rares étincellent, beaucoup brandissent des boîtes noires où est enchâssé un beau cristal rond qu'ils portent sans cesse à leur front et qu'ils tournent dans toutes les directions (en appuyant sur un petit bouton). D'autres chantent, ou psalmodient des mantras. Voyez celui-ci, une lanterne dans une main, une théière dans l'autre, et Dieu sait quoi sur le dos, on dirait « le colporteur » de Li Song avec ses mille objets ; et celui-là avec son fagot et ses deux chèvres ! Et ils parlent les dix mille langues de la Terre.

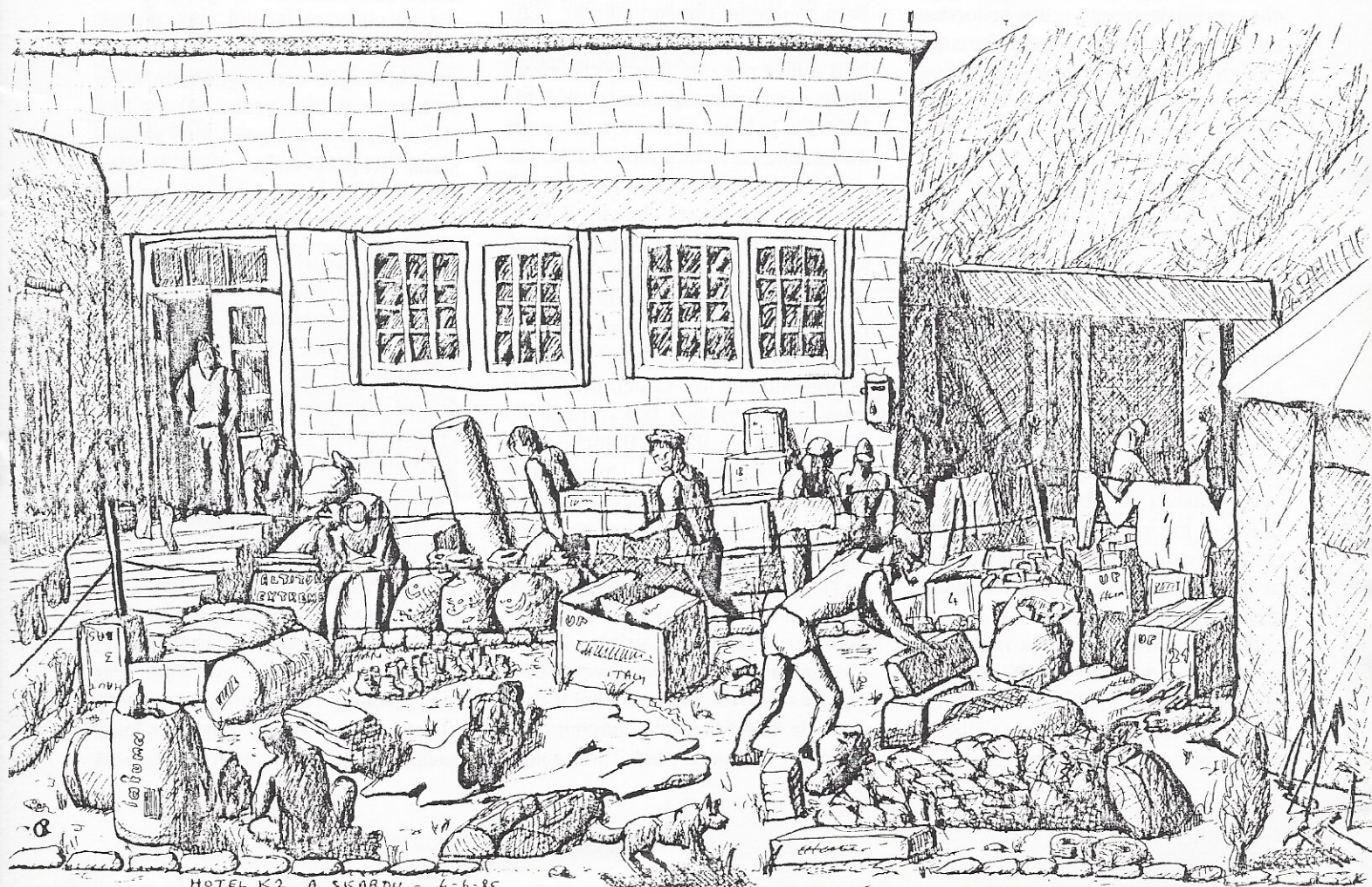
Mais nous nous trompons : le Golden Throne n'était que le siège de l'huissier. Nous tournerons à gauche, et là, caché derrière le Pic caché lui-même (Hidden Peak 8068 m), nous trouverons enfin notre maître, celui qui se fait appeler : la Montagne de Lumière.

Moraine du camp de base : depuis une semaine que nous sommes là, le temps est médiocre et il neige souvent. En essayant de ne pas trop penser aux avalanches qui balaient de temps à autre le glacier,

nous portons et portons dans le labyrinthe de la chute de séracs, en direction du camp 1 (6000 m env.), au pied de l'éperon Moravec. Ce matin, il fait beau, mais tout le monde est en bas, au plus bas même : nous attendons un hypothétique hélicoptère devant la dépouille de Toru Nakano, le photographe de Boivin, qui est parti avec une coulée sur le début de l'éperon. Les chrétiens ont prié, les musulmans aussi, et les amis japonais de Toru ont fait brûler l'encens des bouddhistes. Vers l'ouest, là d'où doit surgir l'hélicoptère, de gros corbeaux noirs planent, et l'avenue du glacier avec ses moraines ressemble soudain au terrible chemin qui s'enfonce dans « le champ de blé aux corbeaux », le dernier tableau de Van Gogh. Certains vont abandonner et regagner la France. Une fois de plus il va falloir ne pas penser, censurer. Le groupe de Boivin, très ébranlé, finira par remonter. Nous nous retrouverons à nouveau dans les séracs, par une nuit scintillante, en train de penser à « la pèlerine d'étoiles » ; car les nouvelles vont vite sur le Baltoro, et nous avons appris la mort de Rébuffat.

10 juillet : avec Pierre Gévaux, nous avons dû, afin de ne pas encombrer le dernier camp, nous décaler de deux jours avec le premier groupe qui essaiera le sommet. Du coup nous avons dormi deux nuits au camp 2 (6400 m env.) et encore deux nuits au camp 3 (6900 m env.), faisant des allers et retours tranquilles, dépassant Casarotto et sa femme qui nous demandent si nous aussi sommes guides, ce qui nous fait sourire. Au camp 3, nous avons vu revenir du sommet toute l'équipe de Boivin, très marquée par le forcing (puisqu'il doit y remonter encore) et déçue, malgré de nombreuses heures au sommet, de n'avoir pu tenter le saut en delta. Nous les faisons boire en nous demandant un peu comment nous serons, devant l'état de fatigue de ces « bêtes ».

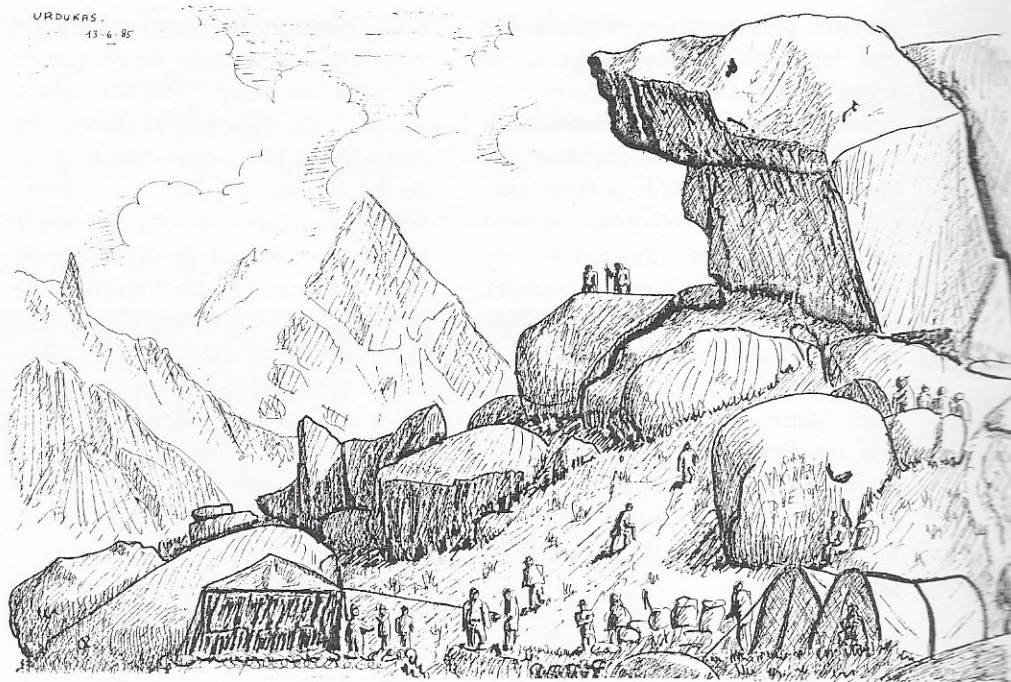
Ce matin-là, donc, le vent est encore fort (ceux qui essaient le sommet depuis le camp 4 font demi-tour, gelés au sommet de l'éperon des Lyonnais) et il fait très froid. Pierre et Séraphine eux-aussi retournent se remettre à l'abri dans les tentes. Quand je m'en aperçois j'ai fini de refaire la trace qui mène sur



l'éperon mixte qui conduit au camp 4. Je continue seul, et c'est peut-être le plus beau jour pour moi. Il n'y a plus de trace, pas d'équipement, et je me balade en très haute montagne, les crampons crissant sur le calcaire pourri, dans un soleil tout pailleté de poudreuse. A dix heures un quart, traçant dans la neige profonde du plateau sous la pyramide sommitale, j'atteins le camp 4 (7400 m env.) qui semble abandonné. En fait, ils sont tous réfugiés au chaud. Avec philosophie, je damme un emplacement, monte une tente, et refais les gestes habituels : faire fondre, encore et encore. Pierre et Séraphine n'arriveront qu'à la fin de l'après-midi.

11 juillet : Théo, notre américain digne des westerns-spaghetti, nous réveille, nullement refroidi par sa presque hypothermie de la veille. Vers les 6 heures donc, tout le monde s'ébranle. Je me retrouve vite avec Alberto Re en train de refaire leur trace d'hier presque effacée par le vent. Nous trouvons le soleil au sommet de l'éperon des Lyonnais où nous nous regroupons une première fois. Casarotto et son équipe nous suivent. Le temps est superbe et il n'y a presque pas de vent. Notre chance est insolente : une collective remonte les pentes de neige dure qui mènent à la petite brèche où l'on passe versant chinois. Je suis le premier sur le petit plateau qui est derrière, au pied de la pente sommitale sud-est. Il doit être neuf heures du matin, sept mille huit cent mètres. Les longues chaînes parallèles au nord de la Shaksgam sont apparues, beaucoup plus basses et sèches que ce qu'on voit vers l'Inde ou le Pakistan. L'attente se prolonge un peu, jusqu'à ce qu'on apprenne qu'André est parti avec une petite plaque de neige ; heureusement, Christian a pu l'intercepter au départ ! Je repars avec Hassan et Ibrahim sur mes talons et me voilà encore en train de tracer, heureusement dans de la neige à bout de pied, entre les restes d'énormes plaques à vent.

Ibrahim cramponne très mal aussi nous le faisons arrêter et attendre Michel Vincent qui a un bout de corde. Derrière, la collective s'étire. Il faut dire que tous les dix pas on est



obligé de s'appuyer le front contre la pente (35-40°) pour reprendre son souffle. L'arête sommitale approche avec une lenteur désespérante. A midi pourtant, nous finissons par nous y hisser, Hassan et moi, pour découvrir dix mètres en lame de couteau qui nous séparent du sommet. Avec seulement mon bâton de ski (le piolet est resté au camp 3), je bénis les dieux qu'il n'y ait pas de vent. Cinq minutes après, c'est la petite cuvette du sommet et cette grande joie : être au sommet d'un huit mille par une journée de rêve ; il n'y a pas un nuage sur les 360° de l'horizon ! Avec Hassan nous nous étreignons en riant. Je vois enfin, par delà les arêtes du Broad Peak, le K2, (quand nous sommes passés à Concordia, il neigeait), le Nanga Parbat, probablement mon Pamir de l'an dernier. Par dessus l'épaule du GIV, on voit le Baltoro serpenter jusqu'à Paiju. Vu d'ici, le Mitre Peak, si impressionnant de Concordia a l'air aussi important que la Pyramide du Tacul dans la Vallée Blanche ! Au nord, la Chine étire ses chaînes parallèles et desséchées. Au sud et à l'est, c'est le fouillis des sommets indiens jusqu'au Kun. Pendant qu'Hassan fume cigarette sur cigarette, j'ai une heure pour me repaître du grand tableau paisible. Michel Vincent finit par arriver avec Théo, puis les autres. Cela devient carrément la fête : la radio fonctionne à plein, les appareils photos mitraillent

pour chacun, pour le groupe, pour les sponsors ; je surprends tout de même le beau geste d'Ibrahim qui s'est agenouillé sur le point le plus haut et se prosterne vers La Mecque...

Il faut encore une heure pour réussir à gonfler le parachute de Pierre Gévaux, avec au ventre cette peur et cette prière : « Mon Dieu, faites qu'il n'accroche pas les premiers rochers, faites qu'il réussisse et que ces heures de joie ne soient pas massacrées : je ne supporterais pas de voir mon si fragile compagnon de tente se tuer sous mes yeux ». Après plusieurs essais manqués fort angoissants, il part enfin et la tension retombe ; on a du entendre nos bravos depuis Skardu !

A trois heures, nous quittons le sommet ; cinquante mètres en dessous, nous croisons Casarotto, sa femme Goretta, et son pote Boubi (Mohammed Ali était avec nous depuis longtemps) ; coup de chapeau à la jolie femme qui dans quelques minutes sera la première Italienne sur un 8000. Aujourd'hui, il sera monté treize personnes au GII ! Fallait-il être superstitieux ?

Jean-Pierre Bouygues, pas très bien, a essayé ce même jour de descendre du camp 4 avec Francis. Celui-ci était trop épuisé et n'a pu aller loin. Jean-Pierre l'a remonté au camp et est encore retourné chercher leurs sacs ! Lorsque nous arrivons, il nous

faut, alors que nous rêvions du contraire, leur préparer d'abord des boissons, car ils n'ont rien pu faire, ni Séraphine, de la journée. Ce soir là, je partage la tente de Christian que ses doigts gelés la veille commencent à handicaper. Il est dur ^{de} ne pas penser à Villaret. *(martini, il y a 10 ans avec l'expé lyonnaise)*

12 juillet : Alberto a équipé Séraphine qui commence à divaguer légèrement. Je pars encordé avec elle. Alberto suit avec Francis. Puis viennent Michel avec Jean-Pierre, enfin Hassan, Ibrahim, Christian et André. Théo, lui, est parti seul le premier. Séraphine titube et tombe souvent. Dans la neige du plateau ce n'est pas trop grave, mais sur l'épéron mixte, j'arrive bientôt au dernier becquet d'assurance possible. Alberto a le même problème avec Francis. Nous décidons que je prendrai Francis et Séraphine à deux mètres de moi, un dans chaque main, et qu'Alberto me contre-assurera avec une grande longueur de corde, cent mètres s'il le faut, pour que je puisse atteindre les rares relais possibles. Nous nous retournons donc pour attendre les autres, réclamant de la corde. Mais au-dessus de nous, plus rien ne bouge. Nous attendons longtemps. Il y a quelque chose qui cloche. Je vois Michel avec quelqu'un sur le dos ; il finit par hurler : « Jean-Pierre est mort ! ». Par cette radieuse journée, avec les couleurs vives des tenues d'altitude, contre ce ciel d'un bleu intense, celui des publicités pour le ski de poudre ou la mode-station, cela paraît monstrueux et irréel à la fois. Alberto remonte les aider à emballer Jean-Pierre dans une tente. Francis s'inquiète et me demande périodiquement ce qui se passe, et je m'obstine à répéter : « rien, on attend de la corde ». Je vois Théo qui dépasse déjà le camp 3. Impression qu'on ne l'atteindra jamais avant ce soir. Je pense déjà au bivouac, au pilier du Frêne... Finalement Alberto ramène la corde salvatrice et je peux enfin reprendre la descente, Séraphine dans la main gauche, Francis dans la droite, enrayant les nombreux dévissages, et priant pour qu'Alberto et la corde tiennent bon. Après plusieurs heures, nous arrivons en brassant jusqu'aux genoux au camp 3. Des boissons,

des boissons. Francis va mieux et redevient presque autonome. Nous pouvons descendre au camp 2 où Jaccoux est monté à notre rencontre et nous abreuve encore. Alberto s'occupe de Séraphine. En fin d'après-midi, j'arrive le premier au camp 1. Pierre Gévaux, Robert, Gadel, viennent tout heureux à ma rencontre : ils ne savent rien et ne comprennent pas (et moi non plus) quand mes nerfs craquent et que coulent les larmes. Séraphine, le visage bouffi par l'œdème, arrivera vers minuit sur le dos de François Germain, le valeureux guide suisse d'une expédition suédoise qui vient d'arriver. Le surlendemain, nous regagnerons le camp de base sans rien reconnaître : une énorme avalanche venue du GV a balayé le plateau, laminant les séracs ; plus bas, le beau temps a fait s'effondrer la plupart des ponts ; dans la chute de séracs, la glace est à nu et il est impossible de retrouver une trace quelconque.

Retour : il y eut une première bouffée d'air : l'arrivée des gens du trek qui devaient faire la descente avec nous.

Il y eut de nouveau une nuit ailleurs que sous la tente : sur un gros bloc à Concordia, avec la ronde des étoiles autour du K2.

Il y eut, après quarante jours sur la glace, la première odeur d'herbe, une heure avant d'atteindre Urdukas,

et puis la première fleur, et puis, le Baltoro quitté, le dernier regard aux Tours de Trango.

Et puis il y eut la fournaise retrouvée, et soudain, le premier mur coiffé d'épines, et derrière lui, antithèse brutale du désert, le premier champ d'orge encore verte, couleur de l'espoir, couleur de l'Islam, cette religion des gens du désert.

Et puis il y eut le Jardin d'Eden, avec l'or et le miel des abricots.

Enfin, le premier tracteur...

Et toutes ces choses, ces distances, ces personnes, ces mois que nous avons accumulés entre nous et toi, Jean-Pierre, toi Javel (bien que je te connusse à peine), toi la Polonaise d'un après-midi à Skardu, qui t'es noyée vers Concordia, avant d'oser trier les photos, écrire ces lignes.

On m'écrit que Leh est sous la neige. Comment ne pas penser que dans le Karakorum les avalanches ont du emporter vos corps ? Qu'importe au fond, car je vous ai vus heureux, et dans vos têtes, c'était comme dans ce beau dessin d'Yves Galzot (tombé cet automne à l'aiguille du Tour) que m'a montré sa mère : une cordée marche sur une arête de neige, à l'intérieur d'une tête... Puissiez-vous avoir rejoint vos rêves, et trouvé la Paix.

Olivier PAULIN

(W) Barbara Klossowska, en expé avec Wanda Pukiewicz

COURRIER

Chers amis,

Notre section est toujours destinataire de la Revue Alpine que je considère comme la meilleure revue de section à l'heure actuelle.

Vous me permettrez de vous signaler en toute amitié une erreur de localisation qui s'est glissée dans le chapitre « Escalades nouvelles » du n° 511.

Le MORIOND (page 15) se situe en VANOISE sur la commune de PRALOGNAN-la-VANOISE et non en VERCORS.

Avec les remerciements d'un fidèle lecteur qui réitère ses compliments à l'équipe de la Revue Alpine, croyez chers amis, à mes sentiments les plus cordiaux.

Yves SOURZAT